

Après Nice

Lettres à mon petit-fils

Jean-Claude Coviaux-Goubert



Après Nice

Lettres à mon petit-fils

Jean-Claude Coviaux-Goubert

Je ne te dis pas les choses auxquelles
je crois vraiment parce qu'elles sont
tristes, comme celles d'un vieil homme
habité par la nuit et qui ne veut pas
que tu le saches - Je ne te dis pas ces
choses pour que tu ne meures pas -
Si je te les disais, tu saurais que j'ai
raison - Tu me croirais - Tu en mourrais
vraiment - Et ton étoile s'éteindrait
avec toi, par ma faute -

Direction éditoriale
Béatrice Thony

Jean-Claude COVIAUX-GOUBERT

Après Nice

Lettres à mon petit-fils

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

À Mickaël et Samira

« Petit bonhomme, je veux encore t'entendre rire. »

Antoine de Saint-Exupéry
Le Petit Prince

Préface de l'éditeur

14 juillet 2016 – 22h33

Un camion de 19 tonnes fait irruption sur la promenade des Anglais, tous feux éteints, et fonce délibérément sur la foule venue assister au feu d'artifice tiré sur la baie des Anges.

Après deux kilomètres d'un périple meurtrier, le chauffeur du camion est tué par les policiers. Il laisse dans son sillage 86 morts, dont quinze mineurs, 450 blessés, et des milliers d'endeuillés.

Pour les survivants, leur famille et leurs amis, tous victimes de cette barbarie, la vie a basculé ce soir-là. Ils sont confrontés chaque jour au vide abyssal laissé par la disparition de leurs proches. Comment, sans sombrer dans la folie, parvenir à survivre aux questions qui se pressent et demeureront, sans doute à tout jamais, sans réponse ?

Jean-Claude Coviaux-Goubert a choisi d'écrire des lettres à son petit-fils, Yanis, mort alors qu'il n'avait pas encore cinq ans. Cette relation épistolaire lui

permet de garder vivante la mémoire de ce Petit Prince aux remarques désarmantes, pour tenter de conjurer son absence, et de célébrer le miracle qu'a été pour lui sa courte vie. C'est aussi le moyen d'aborder avec lucidité la question centrale de l'existence : qu'est-ce que la mort ?

« J'aimerais, dit-il, avoir la force de ne pas croire aux illusions qui font cortège au malheur et au deuil. Mais je ne sais pas le faire. Ou bien, mais c'est pareil, je ne le veux pas. C'est pourquoi mes lettres te mentent. »

Mentent-elles ces lettres quand, aux paysages de désolation des massacres terroristes elles opposent l'incandescence de la relation d'amour ; quand, face à la précarité de la vie humaine, elles confessent l'éternité du lien ?

Ce texte, l'auteur l'avait écrit pour lui-même et ne souhaitait pas le publier. Nul doute cependant que ces méditations trouveront écho auprès de ceux qui ont à survivre à l'injustice et l'absurdité de tels drames, et à la confrontation soudaine à la mort de l'être aimé.

AVANT PROPOS

Dans la nuit du 14 juillet 2016 à Nice, un terroriste laissait sur la Promenade des Anglais des centaines de blessés, et quatre-vingt-six morts. Parmi eux, mon petit-fils, Yanis. Il n'avait pas cinq ans. Ses parents, qui l'accompagnaient, ne survécurent que par miracle. En prenant dans leurs bras son corps rompu, en tentant en vain de lui insuffler quelque chose qui ressemble encore à la vie, ils abandonnaient ce qui faisait leur part de bonheur et, sans doute, ce qui leur restait d'innocence.

Avec lui, je renonçais à ce qui demeurait en moi comme une promesse de ciel. Yanis me laissait son

absence. On ne conjure pas l'absence. Au mieux, on l'appriivoise. Mais mal. Mais douloureusement. Sans jamais y parvenir tout à fait. Sans peut-être le souhaiter vraiment. Comment vivre cela ? Comment l'écrire ? Et même, peut-on le faire ?

Au demeurant, ce qui suit n'est pas un livre, pas vraiment. Juste une flânerie intime, vagabondage intérieur d'un vieil homme qui écrit à son petit-fils avant que ses souvenirs ne s'effacent de son esprit dans l'indifférence du temps. Ces lettres, puisqu'elles ne sont que cela, sont imaginaires : parenthèses d'existence confiées à l'errance de ses souvenirs, bouteilles à la mer dérivant au hasard, instants dérobés au malheur. Elles ne sont rien d'autre qu'une confidence, une confession, comme une sorte d'aveu fait à celui qui était à ses yeux un autre lui-même. Elles n'ont été écrites pour personne. Dans leur banalité, elles demeurent impuissantes à dévoiler la vérité des choses. En cela, elles préservent ce qui faisait le lien étrange et secret qui les liaient.

Telles qu'elles sont cependant, elles le révèlent sans pour autant le trahir. Hasard ? Circonstances ? Devoir à l'égard de celui pour qui Dieu avait été si cruel ? Peu importe au fond. Elles témoignent des fêlures de celui qui les écrit, de ses doutes, de ses blessures, de ses incohérences, parfois même de ses colères et de ses révoltes qui peuvent transparaître derrière la retenue qu'il s'impose. Et de son amour. De son amour surtout. Lambeaux de vie, poussière de mots, ces textes ne sont finalement que les débris inachevés de moments disparus. Mais ils restent la trace de ce dialogue muet avec l'enfant à qui il doit tant. Et si ses prières venaient à en faire le miracle, il reprendra peut-être ce tête-à-tête un jour, ailleurs.

Un jour, ailleurs. Qu'est-ce que cela veut dire ?

I

Le téléphone sonne. Miryam répond. Pas d'expression, pas d'exclamation. Silence. Elle me tend l'appareil, sans un mot. Mickaël me parle d'une voix absente, tendue, comme étrangère. Tu es mort. Il me le dit comme si ce n'étaient pas ses mots, comme s'il ne parlait à personne, comme si ce n'était pas lui qui me le disait. Il t'a laissé dans une ambulance après t'avoir porté dans ses bras pendant un temps interminable. Je lui dis qu'ils vont te sauver. Je m'accroche à cette idée, avec désespoir. J'essaie d'y croire. Et en même temps, je sais que ce n'est pas vrai. La lumière, notre lumière ne peut pas s'éteindre ainsi, sans raison, sans prévenir. Je pense à Mickaël. Je

pense à Samira. Je pense à Miryam. Je pense à toi, qui est pour moi à ce moment comme en dehors des choses, en dehors de l'instant, quelque part à l'abri d'un mauvais rêve qui, j'essaie de m'en convaincre, n'est que cela. C'est confus. C'est irréel. Ce n'est pas un cauchemar, je le sais. Mais j'en refuse l'idée. Où es-tu, maintenant ?

II

Il est minuit. Prendre la route. Prendre la route, mais pour quoi faire ? Nice, c'est abstrait. C'est ailleurs. Savoir que Nice existe, c'est ne plus vivre. C'est insupportable. Et si Nice n'existait pas ? Rêver de cela. Je m'accroche à ce rêve. Si cette nuit pouvait ne pas finir, il resterait quelque chose qui ressemblerait à un espoir, celui de croire malgré moi à un mensonge auquel je n'ai jamais cru. C'est la seule chose que je peux encore t'offrir, parce que tu fais encore partie de moi, plus encore qu'avant. Malgré Nice. Ou peut-être grâce à elle.

III

Je fixe la mer, belle et calme. Indifférente aussi. Autour de ta photo posée comme tant d'autres sur la balustrade qui borde la plage devant la Promenade des Anglais, des monceaux de fleurs, des dessins, des peluches, des ex-voto, des bougies sans nombre. Choses immobiles. Visages sans regards. Masques sans expression. Tristesse, à l'infini. Et le silence. Le silence...

Je regarde je ne sais quoi, sans voir, sans but, sans même éprouver l'envie que cela cesse. Je ne ressens rien. Pas de douleur. Pas vraiment de souffrance. L'absence de vie. L'absence de tout. L'absence de toi, simplement, comme une pensée que je refuse sans y parvenir. Je n'arrive pas à pleurer, même pas à avoir

mal. Je ne comprends pas pourquoi. Tu m'habites comme une rêverie imprécise, réelle autant qu'absente, sans que j'aie conscience de ce que cela veut dire. Je me raccroche à toi, à ce qui n'est plus toi, au miracle que tu étais. Des images incertaines m'enveloppent, me remplissent, me glacent aussi. C'est comme si quelque chose de toi flottait sur la mer, comme un nuage de vie qui s'accrocherait au vide sans parvenir à s'y fixer. Tout me dit que ce nuage est ce qui me reste de toi. Tout me dit aussi que ce n'est pas vrai. Pas ça. Pas toi.

Nice s'anéantit dans son silence. Je suis seul avec ce qui n'est pas encore ton souvenir, mais qui n'est déjà plus ta présence. Je suis vide. Avec toi, mais vide. Je ne veux pas te dire adieu, je ne peux pas. L'idée même d'une telle pensée est quelque chose qu'on ne peut supporter qu'en restant en dehors de soi-même, retranché du réel, fermé à tout ce qui n'est pas ta présence. Qui suis-je, mon Didou, pour t'avoir ainsi laissé mourir ?